
Peut-on parler d'une diaspora mexicaine aux États-Unis ?

Victor Zúñiga et Rubén Hernández-León



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gc/11652>

DOI : [10.4000/gc.11652](https://doi.org/10.4000/gc.11652)

ISSN : 2267-6759

Éditeur

L'Harmattan

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2005

Pagination : 89-104

ISBN : 2-7475-8824-6

ISSN : 1165-0354

Référence électronique

Victor Zúñiga et Rubén Hernández-León, « Peut-on parler d'une diaspora mexicaine aux États-Unis ? », *Géographie et cultures* [En ligne], 53 | 2005, mis en ligne le 09 avril 2020, consulté le 04 février 2021.

URL : <http://journals.openedition.org/gc/11652> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gc.11652>

Ce document a été généré automatiquement le 4 février 2021.

Peut-on parler d'une diaspora mexicaine aux États-Unis ?

Victor Zúñiga et Rubén Hernández-León

- ¹ L'édition d'un volume sur la nouvelle diaspora mexicaine aux États-Unis (Zuniga et Hernandez-Leon, 2005) nous a amené logiquement à nous poser la question suivante : dans quel sens pouvons-nous parler d'une diaspora mexicaine aujourd'hui ? Dans ce livre, une dizaine d'auteurs présentent un tableau aussi large que possible de la dispersion géographique des communautés mexicaines sur le territoire nord-américain et de ses conséquences. Notre interrogation s'inscrit dans le cadre des principales préoccupations de la géographie culturelle contemporaine. D'une part, il s'agit de répondre à la question : « qu'est-ce que la diaspora mexicaine aujourd'hui ? », en s'attardant sur certaines des caractéristiques culturelles des populations étudiées. D'autre part, nous essayons de dépasser la traditionnelle division entre les échelles micro, méso et macro d'analyse (Claval, 2001).
- ² La migration mexicaine vers le « Nord » n'est ni un phénomène récent ni un phénomène sans envergure, elle est vieille de 150 ans et s'est développée par vagues successives d'intensité variable. C'est une migration qui a touché la société mexicaine dans son ensemble pour aboutir à ce que nous observons à la fin du XXe siècle : un Mexicain (né au Mexique) sur dix se trouve en ce un moment, sur le territoire des États-Unis, et près de 60 % des foyers mexicains ont un ou plusieurs membres de leur famille dans ce pays (Massey, 1998). Migration ancienne et massive, elle a dessiné sa propre géographie. À la fin des années 1980, elle avait déjà pris une forme apparemment stable sur le territoire : la Californie (58 %), le Texas (22 %), l'Illinois (5 %), Le Nouveau-Mexique et l'Arizona (5 %) (Durand *et al.*, 2004). Ce n'est plus le cas aujourd'hui. On assiste à l'apparition d'une nouvelle géographie qui résulte de la combinaison de nouveaux facteurs spatiaux et démographiques. La proportion de migrants qui n'habitent pas dans les régions de destination dites « historiques » ou « traditionnelles » est passée de 10 % en 1990 à plus de 21 % en 2000, et le nombre de Mexicains nés au Mexique recensés aux États-Unis est passé de 4,3 millions en 1990 à 8,3 millions en 2000.

- 3 Une dispersion de cette envergure à partir d'un ancien flux migratoire peut-elle être considérée comme une diaspora ? Pour répondre à la question, nous considérons qu'il convient d'adopter une démarche en trois temps. Premièrement, il est nécessaire de préciser ce que différents auteurs entendent par diaspora quand ils décrivent et analysent les diasporas dites « classiques ». Deuxièmement, nous présenterons les arguments et contre-arguments sur la possibilité de qualifier cette dispersion de diaspora.
- 4 Finalement, nous reprendrons la question à une échelle plus grande et en considérant le phénomène sur la longue durée.

La diaspora : un phénomène géoculturel de grande échelle et de niveaux multiples

- 5 Il est nécessaire de séparer les éléments proprement géoculturels contenus dans la notion de diaspora de ceux qui dérivent d'une motivation d'ordre politique. Le fait de vouloir exiger le droit de récupérer une terre promise, une patrie mythique ou un territoire perdu, le fait de vouloir dénoncer l'origine violente d'une émigration-dispersion forcée, massacres, invasions, déportations, tentatives d'extermination, exils et ethnocides -, ou le fait de vouloir louer la capacité de certains peuples à résister aux agressions dont ils sont l'objet, ne sauraient définir convenablement la notion de diaspora. On risquerait de la transformer en un mot d'ordre politique bien éloigné des considérations proprement scientifiques. Tout compte fait, derrière toute émigration, quelles que soient sa proportion et son origine, on trouverait des circonstances injustes et déplorables. Ce serait le cas pour les juifs à différentes époques et pour les Arméniens déportés en 1915. On est forcé de reconnaître que ce fut aussi le cas des Argentins, Chiliens et Uruguayens exilés à la suite des dictatures militaires dans les années 1970. Sans parler des esclaves afro-américains des États-Unis (Shepperson, 1966), des 300 000 harkis arrivés en France entre 1962-1963 ou des *coolies* « transportés comme du bétail » vers le Pérou, les Antilles et le Chili au début du XXe siècle (Trolliet, 1995, p. 154).
- 6 Ce que nous voulons souligner est que l'objectif ne doit pas être de distinguer l'émigration dite volontaire de l'émigration involontaire ou diasporique, contrairement à ce qui est généralement affirmé :
- « Les diasporas se distinguent des simples flux migratoires. Elles sont entourées d'un halo de persécution et d'admiration, mais remarquables aussi par les relations entre communautés issues d'un même lieu » (Chédemail, 1998, p. 45).
- 7 Cette distinction est très incertaine et sûrement, à la limite, impossible à trouver dans la réalité. En admettant, comme nous le faisons ici, que la source de toute émigration est la violence, que toute émigration est, en dernière analyse, forcée simplement parce que le fait « normal », observé tout au long de l'histoire de l'humanité, est l'attachement des individus à leur terre natale (Le Bras, 1994), la notion de diaspora n'ajouterait rien à celles d'émigration et d'immigration tant qu'elle demeure liée à des événements critiques ou catastrophiques. La seule issue possible, dans ce cas, serait de construire une hiérarchie de la violence - politique, ethnique, économique, religieuse, etc., - qui permettrait de fonder l'idée que certaines violences sont plus violentes que les autres. Il s'agirait alors d'une opération très risquée reposant finalement sur un choix moral ou politique. On comprend ainsi pourquoi la littérature géographique,

partant de l'archétype de toute diaspora - la diaspora juive - s'est intéressée notamment à étudier les diasporas arménienne, palestinienne, assyro chaldéenne, libanaise et grec-pontique (voir le numéro que la revue *Hérodote* consacré à la géopolitique des diasporas, 1989, no 53). Dans le cadre de cet article, notre objectif est plutôt d'élargir une notion dont les éléments essentiels se trouveraient contenus d'emblée dans l'expérience pluriséculaire de la dispersion juive. Il existe des flux migratoires dont la forme mérite d'être qualifiée de diasporique pour des raisons essentiellement géographiques et culturelles. Pour ce faire, il faut d'abord identifier les conditions par lesquelles cette forme acquiert les traits qui la distinguent d'un « simple » flux migratoire. Il s'agit ensuite de préciser les caractéristiques spatiales et culturelles essentielles à la forme diaspora, et de tirer les conséquences de cette définition pour l'analyse géoculturelle des migrations internationales.

- 8 Différents auteurs contemporains observent trois conditions indispensables qui permettent de parler d'une diaspora. La première est une condition d'échelles spatiale, temporelle et démographique. C'est la taille du phénomène qui conduit à parler d'une diaspora, l'existence d'une grande dispersion qui se nourrit d'exodes successifs (George, 1984 ; Kolossov *et al.*, 1995) où participe un nombre important d'individus pendant de nombreuses années. On parlerait de diaspora devant un ensemble important d'êtres humains qui habitent un territoire fragmenté où ils partagent une histoire pluriséculaire (Bruneau, 1995) de manière ininterrompue. Ainsi, la diaspora est un genre particulier d'émigration qui produit une forme d'unité spatiale ayant une relative pérennité et qui ne relève pas de la contiguïté mais de sa négation : la base de son existence est une forte discontinuité territoriale. La deuxième condition est la capacité de résistance culturelle (qui ne peut d'ailleurs se mesurer que dans la longue durée) issue d'une volonté collective de conserver ce qui est considéré, par les individus en diaspora, comme essentiel à leur propre définition sociale. C'est bien pour cela que M. Bruneau (1995) affirme qu'il n'y a pas de diaspora s'il y a assimilation. C'est donc le refus historique de se laisser assimiler- et non le rejet de la société d'accueil - qui forme la diaspora. De ce fait, elle se distingue nettement d'autres formes de ségrégation telles que les ghettos et les réserves. En troisième lieu, les auteurs notent qu'il n'y a pas de diaspora sans un discours et une conscience de diaspora (Ma Mung, 2000). En ce sens, la diaspora n'est pas le résultat inévitable de circonstances extérieures, dites objectives, résultant d'une action collective consciente ; elle entraîne une représentation d'elle-même et une idée spécifique de l'unité qui se construit dans la dispersion géographique (Helly, 1999).
- 9 Par conséquent, la diaspora présente certains traits identifiables aux niveaux micro, méso et macro social qu'il convient de préciser. Au niveau local, il se produit un phénomène de territorialisation. On y trouve des marqueurs territoriaux à forte valeur symbolique (Bruneau, 1995) qui reconstituent partiellement une idée de société et un style de vie collective. Cette définition est suggérée par P. Trolliet (1995) lorsqu'il décrit ce qu'est un *chinatown* :
- « C'est un quartier[...] au sein d'une agglomération préexistante ou en création et qui a fini, par sa taille, sa structure, sa cohérence, par devenir une ville dans la ville [...] le *chinatown* apparaît d'abord comme un fait culturel fortement affirmé par son 'marquage visuel' » (p. 36).
- 10 La diaspora suppose donc l'inclusion d'une définition particulière du local à l'intérieur d'une autre définition du local. Une espèce de processus de « re-territorialisation » du territoire. Étant locale dans le local, la diaspora n'existe que si elle est capable de

mettre en œuvre une stratégie territoriale de la différence au sein d'un espace humain majeur dit dominant. On voit donc qu'il ne s'agit pas d'une dynamique de ségrégation, mais de création qui s'ajoute à une autre création.

- 11 Au niveau méso social, il semble se produire un phénomène opposé à celui qu'on observe à l'échelle du local, c'est-à-dire, au lieu de voir un processus de « territorialisation », on assiste à un phénomène de « déterritorialisation » (Basch *et al.*, 1994). La diaspora suppose l'existence à la fois d'un sentiment d'appartenance à une collectivité majeure, ayant une histoire propre et des liens communautaires solides qui se matérialisent dans des intérêts professionnels communs, des revendications ethniques, des organisations religieuses ou culturelles, des réseaux de familles, des pratiques courantes d'endogamie. Dans ce sens, la diaspora met en œuvre une organisation fondée sur les liens communautaires spécifiques à des sociétés pré-nationales de type galactique, polycéphale, comme celles qu'avaient construites les Grecs (Prévélakis, 1995). Une organisation où « le corps social devient le territoire » et la communauté se substitue à la nation (Clifford, 1994). Ce qui expliquerait, d'après Ma Mung (1995), la méfiance des migrants en diaspora pour tout ce qui est extra-communautaire, y compris leur État d'origine s'il existe comme tel.
- 12 Au niveau macro social, on trouve dans la diaspora une nouveauté historique qui consiste dans la création de ce que Ma Mung (2000) appelle la « multipolarisation » de la migration et « l'interpolarité » des relations sociales. À la différence de la migration internationale classique où les individus partagent un réseau plutôt élémentaire composé d'un pôle central et de pôles secondaires, les migrants qui participent à une diaspora sont capables de construire un réseau réticulaire sur un territoire discontinu, c'est-à-dire un ensemble de micro-territoires, reliés entre eux, à travers lesquels peuvent circuler les informations, la mémoire d'une origine commune, les individus, les capitaux, les marchandises, les liens familiaux et les sentiments d'appartenance. À l'instar d'une toile d'araignée, les migrants produisent une nouvelle relation à l'espace. Les migrants internationaux, suivant le modèle des firmes internationales, peuvent donc agir sur un espace discontinu grâce à la création de réseaux multiples reliés entre eux par des rapports hiérarchisés de confiance et de correspondance (Ronse, 1989).

La migration mexicaine

- 13 Dans quel sens peut-on parler d'une diaspora mexicaine aux États-Unis ? Avant de répondre à la question, examinons brièvement l'histoire de cette migration. Il faut souligner que le flux migratoire du Mexique vers les États-Unis constitue un mouvement international ayant la plus longue durée de l'histoire contemporaine.
- 14 La migration mexicaine a commencé en 1848, à la fin de la guerre entre le Mexique et les États-Unis, lorsque la frontière actuelle s'est établie. La nouvelle frontière fut le point de départ de cette histoire. En 1848, la population mexicaine qui habitait les États de Californie, Nouveau-Mexique, Arizona et Texas (en 1836) est devenue la souche sur laquelle les vagues migratoires postérieures se sont rajoutées. Même si cette population n'était pas très importante en termes démographiques (100 000 à 300 000), elle l'est du point de vue symbolique. On voit ici un élément originaire de ce qu'est une diaspora. Les premiers Mexicains ont été exclus de leur propre pays. D'une certaine façon, ils étaient émigrants sans avoir migré.

- 15 Une deuxième période de cette histoire s'est développée entre 1880 et 1920. C'est l'époque où les employeurs américains ont pris l'initiative d'embaucher un nombre important de travailleurs mexicains afin de satisfaire la demande d'une économie qui se déployait très rapidement. Les études, aujourd'hui considérées comme classiques, de Paul Taylor aux États-Unis et de Manuel Gamio au Mexique, publiées dans les années vingt, nous décrivent les immigrés mexicains en Pennsylvanie et à Chicago. Si diaspora signifie dispersion, ces années ont produit la première errance des classes ouvrière et paysanne mexicaines sur le territoire étasunien.
- 16 La Grande dépression étasunienne a entraîné le rétrécissement de la dispersion mexicaine. Tout un mouvement « nativiste » s'est donné pour tâche de démontrer que la crise économique avait un rapport avec la présence des migrants. Les membres de ces organisations nativistes ont trouvé un bouc émissaire. Dans les années 30, la « cause du malheur public » était les Mexicains (Valdés, 2000). La conséquence fut immédiate : presque 500 000 Mexicains et Américains d'origine mexicaine ont été déportés vers le Mexique, entraînant une forte diminution de la présence mexicaine aux États-Unis (Massey *et al.*, 2002).
- 17 Comme en réponse aux déportations successives, les communautés de migrants se sont implantées dans les lieux qui aujourd'hui sont considérés comme les « enclaves-refuges » de la migration mexicaine, quartiers devenus légendaires et nommés « classiques » par les spécialistes. Ces enclaves sont devenues peu à peu « centres de réception » et de circulation de la migration internationale, non seulement pour les Mexicains, mais aussi pour les Centre-Américains. Il s'agit d'East Los Angeles, Pilsen à Chicago, Magnolia à Houston et West Side à San Antonio. Les déportations n'ont pas pu effacer la présence mexicaine aux États-Unis, mais elles ont eu un double effet : elles ont coupé le flux provenant du Mexique et elles ont produit une sorte d'îlots mexicains à l'intérieur du pays.

Migration temporaire, migration définitive

- 18 Après une décennie de déportations, la migration a connu un nouvel élan grâce au programme *Bracero* que les deux gouvernements ont signé en 1942 et qui a fonctionné jusqu'en 1964. Ce programme partait de la reconnaissance par les Américains d'un besoin de main-d'œuvre mexicaine, en particulier, pour le travail agricole et l'élevage du bétail. Il a été conçu comme un système de migration temporaire, donc circulaire, orienté vers les régions agricoles où la main-d'œuvre était peu abondante. Cette émigration était majoritairement masculine, jeune et légale. Les *braceros* n'avaient aucun contact avec les régions de destination et leurs mouvements étaient plutôt linéaires. La seule conséquence importante à cette époque fut l'ampleur du phénomène, plus de 5 millions de Mexicains ont travaillé comme *braceros*. Néanmoins la migration de la période 1942-1964 est loin d'avoir l'aspect d'une diaspora. Son importance se trouve plutôt dans le fait qu'elle a permis à toute une génération de jeunes Mexicains issus de la paysannerie de savoir ce qu'était la migration internationale et d'en tenir compte pour leur avenir.
- 19 La fin de l'accord binational *Bracero* ouvre la porte à une nouvelle étape, identifiée par de nombreux auteurs comme la période des sans-papiers (1964-1986). De manière unilatérale, les autorités fédérales étasuniennes ont fermé toutes les voies à la migration légale d'origine mexicaine, mais le flux a continué de façon clandestine,

tandis que les actions de la police étaient très souvent considérées comme des actes plutôt symboliques obligeant les migrants à subir une sorte de rite de passage. En fin de compte, les migrants mexicains arrivaient à s'installer aux États-Unis, à travailler dans des secteurs de l'économie très différents et à renforcer leurs réseaux en accumulant un capital social indispensable pour réussir dans des conditions souvent très difficiles. Le flux migratoire ne s'est pas arrêté dans les années de récession de l'économie étasunienne au milieu des années soixante-dix. Ceci montrait bien que la migration avait déjà acquis une dynamique propre et autonome. Elle n'était plus la simple réponse à la demande de main-d'œuvre. Comme Massey et ses collaborateurs (2002) l'ont montré, il s'agit de ce que l'on peut appeler « the cumulative causation of migration ».

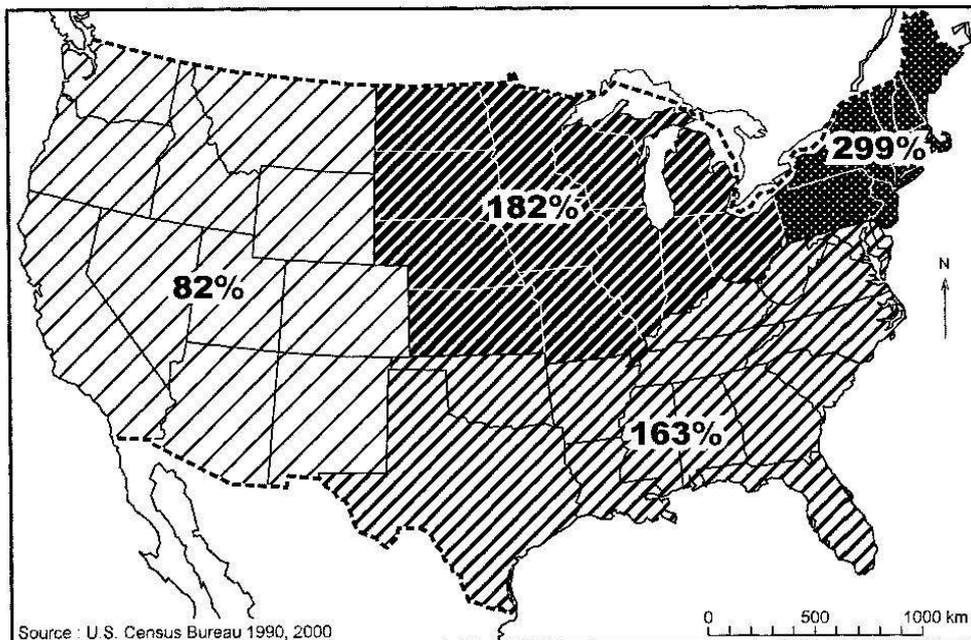
- 20 La période actuelle est connue comme étape post-IRCA (*Immigration Reform and Control Act*) parce qu'elle débute justement avec la réforme des lois migratoires approuvées par le Congrès fédéral en 1986. Le but principal de cette réforme était de supprimer, une fois pour toutes, la migration clandestine aux États-Unis. Pour y arriver, les législateurs ont adopté une série de mesures dont la plus importante est la légalisation de nombreux migrants clandestins déjà résidents sur le territoire des États-Unis.
- 21 Les conséquences de cette réforme légale de 1986 ont été inattendues et perverses. Elles sont à l'origine de la formation diasporique de la migration mexicaine contemporaine. La dimension actuelle du phénomène, la dispersion géographique, la forme galactique de plus en plus visible et l'essor d'une nouvelle migration clandestine ne sauraient se comprendre que comme les effets pervers de lois inapplicables. La première conséquence dans le temps fut la légalisation du séjour de 2,3 millions de Mexicains. À partir de ce moment, il s'est produit une série de mouvements migratoires à l'intérieur du territoire des États-Unis ayant comme point de départ non pas des régions d'origine au Mexique, mais Los Angeles, Chicago, Houston ou Tucson.
- 22 La deuxième conséquence s'inscrit tout à fait dans la logique de la première. Une fois que les migrants légaux ont pu s'installer dans leurs nouveaux lieux de destination, ils ont déclenché un processus de regroupement familial. Ce sont, sans doute, les deux éléments qui sont à l'origine de la formation spatiale de la migration mexicaine et qui font que cette migration acquiert de plus en plus une forme diasporique. Dispersion et dimension sont les deux résultats des changements de la politique migratoire nord-américaine les plus récents.

La dimension démographique du phénomène

- 23 Comme nous l'avons signalé, il s'agit de presque 10 millions de Mexicains nés au Mexique qui participent à ce mouvement migratoire (Tuiran, Fuentes et Avila, 2002). Ce volume de Mexicains hors du Mexique n'avait jamais été atteint tout au long du XXe siècle. Par rapport à la nouvelle géographie de la migration mexicaine, il suffit de tenir compte des résultats du dernier recensement de population aux États-Unis. À partir de cette source, on peut constater une multiplication, voire une dispersion des destinations choisies par les migrants (Figure 1). Cette nouvelle et très récente géographie sociale et culturelle de la présence mexicaine aux États-Unis nous amène à repenser les vieilles notions que les chercheurs ont utilisées pour décrire ce flux migratoire international. On pense à cette vieille image bipolaire selon laquelle il n'y avait que deux points sur l'espace : les zones d'origine / expulsion et les zones de destination / accueil. C'est dans ce cadre que la notion de diaspora peut devenir utile pour exprimer cette nouvelle réalité construite, à savoir : un ensemble de réseaux à

directions et centres multiples qui ressemblent de plus en plus à une toile d'araignée et de moins en moins à une route à double sens. Certaines lignes de la toile relient les localités d'origine au Nord ; ensuite, d'autres routes articulent cette longue frontière avec les centres de concentration / accueil de la migration mexicaine comme Los Angeles, Chicago et Houston. Une fois là, on y trouve de multiples réseaux qui font la connexion avec un nombre chaque fois plus important de nouvelles destinations. Une fois que les migrants expérimentés s'installent dans ces nouvelles régions, les routes entre les zones d'origine au Mexique et ces points géographiques se développent (Hernandez-Leon et Zuniga 2000).

Figure 1 : Croissance de la population mexicaine par régions, 1990-2000.



- 24 Cette étendue de la diaspora a entraîné une sorte de « mexicanisation » des espaces sociaux aussi bien dans les villes métropolitaines que dans les villes petites et moyennes. Il ne s'agit pas des *barrios* - refuges classiques, mais des transformations soudaines d'espaces sociaux autres, tels que les activités commerciales, culturelles, alimentaires, religieuses, sportives. On en trouvera de nombreux exemples même dans les zones rurales. Transformation de l'espace que Griffith (2000) a décrite avec éloquence. Ce que l'auteur nous montre c'est une nouvelle cartographie où les traits plus marquants seraient la diffusion sur l'espace et la « mexicanisation » des lieux. Ces traits sont-ils accompagnés d'une conscience de diaspora parmi les Mexicains qui habitent aux États-Unis ?

Une conscience diasporique ?

- 25 Si nous partons de l'expérience des cas paradigmatiques (Arméniens et juifs) pour définir ce qu'est une conscience diasporique, les migrants mexicains n'ont rien de semblable. Comme nous l'avons affirmé plus haut, la migration mexicaine n'est pas le produit d'une catastrophe politique, d'un événement unique qui déclenche l'exode d'un peuple entraînant la perte totale ou partielle d'un territoire. Une conscience de ce type ne se retrouvera pas dans une population comme la population mexicaine aux États-

Unis. Pourtant, si l'on considère les acteurs qui rendent possible le développement d'une conscience d'appartenance à une collectivité ayant une même origine territoriale et partageant un futur commun, on pourra examiner le cas mexicain d'une manière différente et arriver à des conclusions différentes.

- 26 Il y a conscience de diaspora dans la mesure où il y a un sentiment partagé d'appartenir à un même groupe provenant d'un même lieu et ayant un même futur. Tout cela est conçu non comme un fait ou un objet, mais comme un processus permanent de construction du sens de communauté (Brubaker, 1996 ; Waldinger, 2003). Il paraît difficile qu'un groupe humain aussi hétérogène que celui qui participe dans la migration mexicaine aux États-Unis puisse avoir un sentiment d'appartenir à une même communauté. Aujourd'hui, cette diversité est encore plus grande et contrastée qu'hier. Dans ce flux migratoire participent aussi des Indiens mexicains dont la langue maternelle n'est pas l'espagnol à côté des individus bilingues ayant fait des études supérieures.
- 27 Comment peut-on parler d'un sentiment d'appartenance et de la construction de représentations collectives dans un groupe de migrants aussi épars et hétérogène ? Nous considérons qu'il est possible d'en parler si l'on tient compte de deux éléments essentiels pour comprendre les communautés mexicaines aux États-Unis. Le premier élément est le stigmate subi par les Mexicains et les Américains d'origine mexicaine indépendamment de leur statut migratoire ou même de leur nationalité. Le deuxième élément est le rôle contemporain joué par l'État mexicain vis-à-vis de la population mexicaine hors de ses frontières.

Le stigmate

- 28 Suivant la phrase de Waldinger (2003, p. 33), « les Mexicains sont bienvenus ici lorsqu'ils sont considérés comme main-d'œuvre, pourtant ils sont méprisés lorsqu'ils sont considérés comme êtres humains ». C'est justement le sens de cette phrase qui décrit le processus de stigmatisation qui s'est développé au cours des 150 dernières années, comme toute l'historiographie contemporaine sur la présence mexicaine aux États-Unis en témoigne (Menchaca, 1995 ; Valdés, 2000 ; Zamora, 1993). On peut même soutenir aujourd'hui que ce stigmate a sa propre histoire. Au long du XIX^e siècle et jusqu'aux années 1930, des secteurs très importants de la société nord-américaine partageaient un langage issu du darwinisme social. Selon cette version, les Mexicains étaient une « race » mélangée, donc impure et inférieure. La construction du discrédit de l'identité ne s'est pas arrêtée lorsque le prestige du darwinisme social est tombé et quand les pratiques et lois de ségrégation ont été interdites. Elle a continué par d'autres voies. Ainsi, au cours des trois dernières décennies, la « racialisation » des Mexicains se fonde sur leur caractère prolétaire. Ils ne sont donc bons que pour les travaux manuels.
- 29 Mais plus important encore que ces deux variantes du stigmate mexicain aux États-Unis, c'est la façon dont les couches dominantes situent les Mexicains : ce sont les étrangers éternels (*perpetual outsiders*) (Acuna, 1996). Qu'est-ce que cela signifie ? Dans l'imaginaire des élites politiques et économiques, la présence de la main-d'œuvre mexicaine dans leur pays est- et doit toujours être- temporaire et rejetable à partir du moment où ils n'en ont plus besoin. Le voisinage avec le Mexique favorise la reproduction de cette image. Certes, la migration de retour a été une des caractéristiques qui distingue le flux migratoire Mexique-États-Unis. Néanmoins, ce qui

nous intéresse ici c'est de souligner que cette image renforce l'idée que les Mexicains ne feront jamais partie de la société d'accueil. Un Mexicain est et sera toujours un métèque, même s'il est étasunien de troisième ou quatrième génération. Par conséquent, avec cette forme de stigmat, les Mexicains sont inassimilables par définition. On voit bien, dans cette description, comment l'image du Mexicain, étranger éternel et inassimilable, n'est qu'une traduction de l'ancien stigmat selon lequel les Mexicains appartiennent à une race inférieure. On peut observer que les stigmates en amont jouent le même rôle que les stigmates en aval (chez les juifs par exemple) tout en contribuant décisivement à créer des sentiments d'appartenance à un même peuple, au-delà des différences sociales, linguistiques et de nationalité.

- 30 Cette stigmatisation durable ne peut pas ne pas avoir des conséquences d'ordre politique. La création d'organisations - chaque fois plus puissantes - fondées sur la base de l'origine nationale illustre bien l'élément politique de la diaspora mexicaine (Shain, 1999-2000 ; Rodriguez, 1993).

Rôle de l'État mexicain

- 31 Quel rôle joue l'État mexicain dans le sentiment collectif d'appartenance à un même peuple chez les Mexicains aux États-Unis. Une présence de plus en plus active est venue remplacer l'indifférence et l'ignorance de l'État vis-à-vis des Mexicains migrants (Shain, 1999-2000). Durant ces dix dernières années, on observe un intérêt croissant de la classe politique mexicaine pour les migrants internationaux. Quarante-cinq consulats très actifs constituent la ressource institutionnelle la plus importante de l'État d'origine (Smith, 1996). Cela signifie que les consulats jouent les rôles de divulgateurs d'une version de l'identité nationale et d'animateurs des organisations mexicaines, fonctions qui sont à la fois politiques et culturelles (Gonzalez Gutiérrez, 1993). Les représentations diplomatiques jouent un rôle très visible dans la défense des droits des émigrés et dans la promotion de l'image d'un gouvernement ouvertement préoccupé des aspirations de cette partie de la « nation mexicaine » (Dresser, 1993).
- 32 À la fin des années 1980, quand les mouvements de démocratisation au Mexique se sont déclenchés, il s'est produit une espèce de « d'exportation du conflit » (Dresser, 1993). Les organisations mexicaines de Californie et de l'Illinois se sont exprimées sur les événements politiques au Mexique. À partir de cette date (1988), pour l'État, les Mexicains du « dehors » se trouvent politiquement « dedans ». Cela a entraîné une sorte de « réincorporation » symbolique de la diaspora mexicaine dans l'imaginaire national.
- 33 Les changements dans la structure gouvernementale sont très évidents. À l'heure actuelle, l'État mexicain compte sur un énorme appareil institutionnel pour maintenir sa présence à l'intérieur du territoire nord-américain, nourrir symboliquement les communautés mexicaines à l'extérieur et favoriser les rapports entre fonctionnaires et représentants des organisations. Les changements législatifs font aussi partie de cette nouvelle relation entre l'État et les Mexicains du dehors. Depuis 1996, les Mexico-Américains de la première génération peuvent obtenir la double nationalité.
- 34 Ayant été, dans toute l'histoire des États-Unis, le groupe le plus résistant pour renoncer à leur nationalité et devenir « Américains », ils demandent maintenant massivement la nationalité étasunienne, sachant qu'ils ne perdront pas leur nationalité mexicaine. À ces changements, il faut ajouter la possibilité pour les Mexicains de « l'extérieur » de

participer aux élections à l'intérieur du Mexique et, encore plus important, la grande probabilité de voir bientôt à la Chambre de Députés des sièges réservés aux représentants des Mexicains à l'étranger et de voir apparaître des maires de villes mexicaines ayant la double nationalité.

- 35 Les éléments de réponse à la question de départ de cet article ont été présentés. Ils montrent notre intérêt pour essayer de surmonter la division traditionnelle entre les échelles micro, méso et macro du phénomène. Nous avons décrit le processus de territorialisation à l'échelle micro social (marques sur l'espace, « mexicanisation » des lieux) ; à l'échelle méso social, nous avons montré les processus de déterritorialisation, c'est-à-dire, la formation progressive de la dispersion et des réseaux qui unissent un territoire fragmenté. La narration historique qui a occupé une partie importante de l'article aborde quant à elle, la dimension macro sociale qui rend compte des guerres, des grandes décisions d'État, des déportations et des changements législatifs.
- 36 Le fait d'avoir essayé de surmonter la division entre les échelles nous a permis de produire une interprétation de la diaspora mexicaine. Certes, les dix millions de Mexicains et les 15 millions de Mexico Américains aux États-Unis, ne participent pas à une diaspora au sens classique du terme. Pourtant, en analysant le phénomène du point de vue strictement géoculturel, il semble adéquat de parler d'une diaspora mexicaine. En premier lieu, on voit les dimensions spatiales, temporelles et démographiques du phénomène qui sont beaucoup plus importantes que la plupart des migrations internationales contemporaines. Certes, les Mexicains ne se trouvent pas répartis dans une multitude de pays, mais ils commencent à occuper la totalité du territoire des États-Unis. Deuxièmement, la présence séculaire des Mexicains aux États-Unis est faite de résistance à la volonté d'assimilation de la société dominante, une résistance nourrie par les vagues successives des migrants provenant du pays et par la contiguïté territoriale. Cette résistance se voit renforcée par la stigmatisation subie par les migrants et non-migrants d'origine mexicaine aux États-Unis, depuis 1848 jusqu'à nos jours. Quoi qu'il en soit, tous ces éléments ont empêché l'assimilation entière de cette portion chaque fois plus importante de la population étasunienne. On trouve finalement des conditions qui favorisent la naissance d'une conscience diasporique, à la fois par la stigmatisation qui rassemble un groupe humain hétérogène, et par le rôle actif que joue l'État dans la formation d'un sens de la collectivité chez les migrants internationaux. Bref, nous considérons que la catégorie géoculturelle « diaspora » peut aider à mieux comprendre la migration internationale des Mexicains vers les États-Unis.

BIBLIOGRAPHIE

- ACUNA, R., 1996, *Anything but Mexican : Chicanas in Contemporary Los Angeles*, New York, Verso.
- BASCH, L., N. GLICK SHCILLER et C. SZANTON BLANC, 1994, *Nations Unbound : Transnational Projects, Postcolonial Predicaments and Deterritorialized Nations States*, North Ryde, Australia, Gordon and Breach Publishers.

- LE BRAS, H., 1994, *Le sol et le sang*. Saint-Amand-Montrond. Éditions de l'Aube.
- BRUBAKER, R., 1996, *Nationalism Retraced : Nationhood and the National Question in the New Europe*, Cambridge, Cambridge University Press.
- BRUNEAU, M., 1995, « Espaces et territoires de diasporas », dans M. Bruneau (dir.), *Diasporas*, Montpellier, GIP RECLUS, p. 5-23.
- CLAVAL, P., 2001, « Champs et perspectives de la géographie culturelle dix ans après », *Géographie et cultures*, no 40, p. 5-28.
- CLIFFORD, J., 1994, « Diaspora », *Cultural Anthropology* 9, no 3, p. 302-338.
- CHÉDEMAIL, S., 1998, *Migrants internationaux et diasporas*, Paris, A. Colin.
- DRESSER, D., 1993, « Exporting Conflict », dans A. F. Lowenthal et K. Burgess (dir.), *The California-Mexico Connection*, Stanford, Stanford University Press.
- DURAND, J., D. S. MASSEY et C. CAPOFERRO, 2004, « The New Geography of Mexican Immigration », dans V. Zùniga et R. Hernández-Leon (dir.), *New Destinations of Mexican Immigration in the United States : Community Formation, Local Responses and Inter-Group Relations*, New York, Russell Sage Books.
- GONZÁLEZ GUTIÉRREZ, C., 1993, « The Mexican Diaspora in California », dans A. F. Lowenthal et K. Burgess (dir.), *The California-Mexico Connection*, Stanford, Stanford University Press.
- GEORGE, P., 1984, *Géopolitique des minorités*, Paris, PUF.
- GRIFFITH, D., 2000, « Work and Immigration : Winter Vegetable Production in South Florida », dans R. Tardanico et M. B. Rosenberg (dir.), *Poverty or Development*, New York, Routledge, p. 139-178.
- HELLY, D., 1999, « L'idée de diaspora », communication présentée au colloque international, *The chinese diaspora in latin America and Caribbean*, La Havane, Cuba, 10-12 décembre 1999, non publiée.
- HERNÁNDEZ-LEÓN, R. et V. ZÜNIGA, 2000, « Making Carpet by the Mile : The Emergence of a Mexican Immigrant Community in an Industrial Region of the US Historic South », *Social Science Quarterly* 81 (1), p. 49-66.
- KOLOSSOV, V., T. GALKINA et M. KOUIBYCHEV, 1995, « La géographie des diasporas et les communautés arménienne, juive, grecque de l'ex-URSS », dans M. Bruneau (dir.), *Diasporas*, Montpellier, GIP RECLUS, p. 132-150.
- MA MUNG, E., 1995, « Non-lieu et utopie : la diaspora chinoise et le territoire », dans M. Bruneau (dir.), *Diasporas*, Montpellier, GIP RECLUS, p. 163-173.
- MA MUNG, E., 2000, *La diaspora chinoise. Géographie d'une migration*, Paris, Ophrys.
- MASSEY, D. S., 1998, « March of Folly : US Immigration Policy Alter NAFTA », *The American Prospect* 9 (37).
- MASSEY, D., J. DURAND et N. J. MALONE. 2002, *Beyond Smoke and Mirrors : Mexican Immigration in an Era of Economic Integration*, New York, Russell Sage Books.
- MENCHACA, M., 1995, *The Mexican Outsiders : A Community History of Marginalization and Discrimination in California*, Austin, University of Texas Press.
- PRÉVÉLAKIS, G., 1995, « Les espaces de la diaspora hellénique et le territoire de l'État grec », dans M. Bruneau (dir.), *Diasporas*, Montpellier, GIP RECLUS, p. 99-112.

RODRIGUEZ, N., 1993, « Economie Restructuring and Latina Growth in Houston », dans J. Moore et R. Pinderhughes (dir.), *The Barrios : Latinos and the Underclass Debate*, New York, Russell Sage Books, p. 101-127.

ROUSE, R. C., 1989, « Mexican Migration to the United States : Family Relations in the Development of a Transnational Migrant Circuit », thèse de doctorat, Stanford University.

SHAIN, Y., 1999-2000, « The Mexican-American Diaspora's Impact on Mexico », *Political Science Quarterly*, 114(4), p. 661-691.

SHEPPERSON, G., 1966, « The African Diaspora - or the African Abroad », *African Forum I (2)*, p. 76-93.

SMITH, R., 1996, « Mexicans in New York : Membership and Incorporation in a New Immigrant Community », dans G. Haslip-Viera et S.L. Bayer, *Latinos in NY*, Notre Dame, Notre-Dame University Press, p. 57-103.

TROLLET, P., 1995, « Peut-on parler d'une diaspora chinoise ? » dans M. Bruneau (dir.), *Diasporas*, Montpellier, GIP RECLUS, p. 151-162.

TUIRÀN, R., C. FUENTES et J.-L. ÀVILA, 2002, *Indice de Intensidad Migratoria México-Estados Unidos. 2000*, Mexico, Consejo Nacional de Poblacion.

VALDÉS, D. N., 2000, *Barrios Notteflos : St. Paul and the Midwestern Mexican Communities in the Twentieth Century*, Austin, University of Texas Press.

WALDINGER, R., 2003, « The Sociology of Immigration : Second Thoughts and Reconsiderations », dans J. G. Rez (dir.), *Host Societies and the Reception of Immigrants*, La Jolla, University of California, San Diego.

ZAMORA, E., 1993, *The World of the Mexican Worker in Texas*, Collage Station, Texas, Texas A&M University Press.

ZÚNIGA, V. et R. HERNÁNDEZ-LEÓN (dir.), 2005, *New Destinations : Mexican Immigration in the United States*, New York, Russell Sage Books.

RÉSUMÉS

La notion de diaspora peut avoir des fonctions heuristiques dans la mesure où elle conduit les chercheurs à surmonter la division traditionnelle entre les échelles micro, méso et macro du phénomène des migrations internationales contemporaines. Du fait de son caractère multi-dimensionnel, la migration des Mexicains aux États-Unis peut être analysée à partir de cette notion. Pour ce faire, cet article tient compte des positions et découvertes des géographes français et des historiens, démographes et sociologues américains et mexicains. Sur la base de ces analyses, on peut parler d'une diaspora mexicaine pour désigner un ensemble de faits géoculturels de territorialisation, déterritorialisation et reterritorialisation, créés par les migrants d'origine mexicaine aux États-Unis.

Diaspora is a notion that could play heuristic functions. At least, it may allow researchers to surmount the traditional division between micro, meso and macro scales, specifically for studying contemporary international migrations. Because of its important historical, geographical and demographic dimensions, migration from Mexico to the U.S. may be analyzed as a diaspora. Our essay discusses in what sense we could talk about Mexican diaspora. We used different sources : French geographers and American and Mexican historians, demographers and sociologists. With this background, we examine several facts produced by Mexican migrants in

the US considered as a whole, they show us different ways of territorialization, deterritorialization and reterritorialization.

INDEX

Mots-clés : migration internationale, diaspora, Mexique, États-Unis, assimilation, résistance culturelle

Keywords : international migration, diaspora, Mexico, United States, assimilation, cultural resistance

Index géographique : Mexique, États-Unis

AUTEURS

VICTOR ZÚÑIGA

Universidad de Monterrey

RUBÉN HERNÁNDEZ-LEÓN

University of California, Los Angeles